

# Autour d'un cinquantenaire

Autor(en): **Lasserre, André**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera**

Band (Jahr): **17 (1967)**

Heft 1

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-80585>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## AUTOUR D'UN CINQUANTENAIRE

Par ANDRÉ LASSERRE

Autour du cinquantenaire de la Faculté des Sciences économiques et sociales de Genève, diverses études ont vu le jour, qui témoignent de la vitalité de cette institution, de la variété de ses préoccupations et de son rayonnement.

La Faculté elle-même a d'abord réuni dans un volume de *Mélanges* les contributions de ses professeurs<sup>1</sup>. A côté d'études sociologiques, politiques ou économiques, quelques pages concernent l'histoire. Le premier chapitre, en particulier, est dû à A. Babel qui présente un bref historique de la Faculté qu'il a illustrée durant tant d'années: il montre comment dans une ville où le sens des affaires et le sens social s'épanouissaient dans les mêmes familles, les mêmes individus parfois (témoin Necker), il était logique que naisse un centre d'enseignement où s'imbriquent ces deux préoccupations. Il ne faut pas non plus oublier l'influence personnelle d'un Rossi, d'un Sismondi qui orientent l'esprit d'une époque; l'ouvrage de W.-E. Rappard étudié ci-dessous<sup>2</sup> le montre bien. Dans le même sens, J. Fazy, G. Favon, E. Milhaud travaillent à la création de cours ou d'institutions originales dont sortira la Faculté, inaugurée en 1915 à titre indépendant de celle des Lettres, avec huit chaires et soixante quatre étudiants. Elle se développera rapidement jusqu'à devenir la plus nombreuse de l'Université, avec une impressionnante gamme de branches et de types de diplômes. L'auteur décrit du reste succinctement ces cinquante ans d'activité.

Un récit beaucoup circonstancié et plus diffus est donné de cette origine par G. Busino et S. Stelling-Michaud dans un ouvrage que la Faculté des Lettres présente en hommage à sa cadette<sup>3</sup>. Était-il indispensable de s'allonger en autant de pages, comme si l'étude de A. Babel devait être refaite? Les auteurs semblent le croire en s'attachant surtout aux «conditions idéologiques qui ont accompagné ou précédé l'évolution sociale en ce grand tournant [1885—1914] du XIX<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle», telles que les aléas de l'enseignement peuvent les révéler. Inutile d'insister sur le fait que l'histoire de la Faculté, encore dépendante de celle des Lettres à cette époque, est mouvementée. De Fazy à Milhaud, chaque nomination pose des problèmes doctrinaux, car l'étude des sciences sociales touche des matières explosives! Les conflits rendent-ils compte vraiment des tendances idéologiques des milieux

<sup>1</sup> *Mélanges publiés par la Faculté des Sciences économiques et sociales de l'Université de Genève à l'occasion de son cinquantenaire*. Genève, Librairie de l'Université Georg & Cie, 1965. In-8°, 410 p.

<sup>2</sup> WILLIAM E. RAPPARD, *Economistes genevois du XIX<sup>e</sup> siècle*. Genève, Droz, 1966. In-8°, 562 p.

<sup>3</sup> G. BUSINO et S. STELLING-MICHAUD, *Matériaux pour une histoire des sciences sociales*. Genève, Droz 1965. In-8°, 253 p.

universitaires et politiques? Aident-ils à mieux connaître l'histoire des idées comme le voudraient les auteurs? On l'espérerait, mais le lecteur reste sur sa faim: au travers de leurs recherches exemplairement minutieuses, ce n'est pas tant les grandes options idéologiques qui apparaissent que des conflits plus ou moins mesquins de partis ou le désolant velléitarisme des candidats à des postes universitaires tels que Pantaleoni ou Einaudi. Cette introduction offre un bel exemple de recherche historique, de précision dans la quête et l'exploitation des documents, mais avec une certaine gratuité: le thème est intéressant, les détails biographiques inédits, nombreux et utiles, mais aucune conclusion d'ensemble ne permet d'avoir une vision de l'évolution de la pensée sociale. L'accumulation de lettres et l'étalage de luttes personnelles entre des personnages diversément attirants est peu suggestive. Cet hommage de l'Institut d'histoire à la Faculté-sœur a aussi la vertu de l'objectivité: il ne cache point le médiocre niveau scientifique atteint en général par l'enseignement des sciences sociales et politiques, ce qui explique le discrédit dans lequel on le tenait et le peu de confiance qu'on lui accordait.

L'ensemble des *Mélanges* mentionnés plus haut prouvent en tout cas que cette observation ne serait plus de mise aujourd'hui. Donnons-en pour preuve l'article de J.-F. Bergier, *Le dynamisme des structures sociales à Genève du XIV<sup>e</sup> au XVII<sup>e</sup> siècle*. C'est une esquisse d'un problème intéressant, celui de l'évolution des classes dans une période agitée; elle s'ouvre sur le tableau d'une société étonnamment aisée au XV<sup>e</sup> siècle, se continue par l'ascension économique, à la fin du siècle, de la moyenne bourgeoisie marchande qui s'impose aussi politiquement dans ses luttes contre l'aristocratie, pour se terminer depuis le milieu du XVI<sup>e</sup> (1<sup>er</sup> Refuge) par l'industrialisation de la ville et l'apparition d'une classe ouvrière du reste satisfaite et non prolétarisée. L'intérêt essentiel et le but de l'étude résident dans les ouvertures et les orientations de recherche qu'elle offre.

A.-M. Piuze consacre une étude à *la disette de 1693—1694 à Genève et ses conséquences*: les hauts prix du blé ces deux années n'ayant pas provoqué de surmortalité, l'auteur s'efforce de découvrir pourquoi cet effet classique des crises alimentaires d'ancien style ne s'est pas produit. Elle l'explique par le fait que Genève, ville industrielle et commerçante sans arrière-pays, n'était pas frappée de la même manière que les contrées rurales. Semblable aux cités modernes, elle souffrait durement des crises du marché, qui n'ont pas de conséquences sur la mortalité, mais elle pâtissait beaucoup moins des hauts prix alimentaires.

Ch. Rihs étudie ensuite *la pénétration du saint-simonisme en Allemagne*, pour constater combien ce système convenait à ce pays avant 1850, grâce à son positivisme qui s'achève dans la métaphysique. Les Allemands y trouvent un aboutissement de leur recherche d'une conciliation entre le monde pratique et la pensée abstraite. La parenté avec les orientations de Hegel sont du reste frappantes et les disciples des deux philosophes eurent

de l'influence les uns sur les autres. Les théories saint-simoniennes furent largement discutées outre-Rhin et Ch. Rihs en donne plusieurs exemples.

On s'en voudrait enfin de ne pas citer la contribution d'A. Dami, géographe dont les opinions ne laissent jamais indifférent : *Surv. A propos du XIX<sup>e</sup> siècle: sur la comparaison historique*. Dans une flambée de paradoxes, l'auteur examine la partialité des manuels d'histoire axés sur l'histoire de France, qui donnent du XIX<sup>e</sup> siècle une vision fautive, parce que ce pays n'a quand même pas été au centre de tout. Dans cet article étincelant de suggestions originales et de remarques pertinentes, de nombreuses pointes jaillissent encore et noient le sujet principal... et le lecteur.

Comme tout ouvrage de *Mélanges*, celui-ci laisse une impression mitigée : on y apprécie la valeur des contributions, tout en regrettant l'absence de cohésion entre elles et leur destination à un oubli immérité !

Revenons à l'ouvrage consacré aux matériaux pour une histoire des sciences sociales : après l'introduction vient une série de correspondances ; les 95 lettres, classées chronologiquement, de A. Naville, Pareto, Pantaleoni, etc. qui la composent sont excellemment éditées et annotées. Mais l'histoire des idées sociales sort-elle très enrichie de la connaissance des termes dans lesquels Pantaleoni a remercié le conseiller d'Etat qui l'a fait nommer ou se plaint du bruit fait au-dessus de sa salle de cours ? Missives personnelles, lettres familières, messages banals dissimulent les remarques intéressantes le sujet même de l'ouvrage (par exemple à propos de Walras). Tout cela trouverait une excellente place dans des études biographiques. Dans l'ensemble ces *matériaux* ne permettent guère encore d'édifier une construction bien vaste. Les auteurs se sont trop attachés à quelques personnages qui retiennent toute leur sollicitude, en particulier Pantaleoni, pour n'avoir pas oublié le but de leur entreprise.

G. Busino a eu la main plus heureuse en republiant plusieurs études que W.-E. Rappard a consacrées à quelques économistes genevois du XIX<sup>e</sup> siècle (cf. plus haut note 2). Passons sur une introduction consacrée au grand historien où les jugements peu convaincants de l'éditeur sur l'échec de la pensée politique de Rappard (jugements fondés exclusivement sur son œuvre écrite, sans aucune allusion à son immense activité politique) s'accompagnent d'une grande admiration pour ses méthodes scientifiques. Les articles reproduits dans cet ouvrage imposant par un procédé photomécanique ont fait en général l'objet d'un heureux choix, car ils se limitent à quelques personnages que l'on retrouve à chaque instant sous des aspects divers : A.-E. Cherbuliez, Rossi, Sismondi, P.-E. Bellot, etc. Ces professeurs politiques illustrent tous la même période, la Restauration genevoise si féconde, si riche en hommes de valeur. Rappard montre quelques aspects de cette époque au travers de ces hommes. Il y a évidemment des répétitions que l'éditeur aurait pu laisser tomber, par exemple dans les biographies des personnages. Mais l'ensemble donne une impression d'unité, d'autant plus que l'auteur utilise une catégorie de sources commune à tous : les documents parlementaires.

Le plus important article est consacré à *Cherbuliez et la propriété privée*. Rappard y utilise une méthode d'exposé intéressante: dans une première partie, il étudie les trois étapes de la vie de l'économiste; libéral en politique et encore plus en économie (1816 à 1841), il s'éloigne de plus en plus de ses positions initiales pour aboutir au réactionarisme antidémocratique (1841 à 1852). Enfin, après un triste séjour à Paris, il enseigne à Lausanne, puis à l'Ecole polytechnique fédérale où il se pose en défenseur de l'ordre établi (1852 à 1869). Cette biographie ne cache pas les petits côtés d'un personnage souvent mesquin, au travers d'une carrière agitée; il n'y manque pas cependant de beaux moments. Dans la deuxième partie, l'auteur s'attache spécialement aux théories de Cherbuliez sur la propriété, problème qui le hanta toute sa vie. Sous l'inspiration de Bentham, et de l'amour de la justice sociale il commence par la critiquer sous sa forme privée; ses attaques culminent dans *Riche ou pauvre* (1840). Ensuite, Cherbuliez en vient à des sentiments plus conservateurs. Effrayé par les événements révolutionnaires du milieu du siècle, il se mue en défenseur passionné de la propriété. Sa versatilité doctrinale reflète-t-elle simplement ses amertumes et ses échecs politiques, professionnels ou financiers? Il serait tentant, dans une optique matérialiste, de le prétendre. L'auteur ne cache pas l'influence de sa vie sur sa philosophie, mais évite tout simplisme et montre aussi quelques désaccords flagrants entre les deux.

Une autre étude s'attache à une *conversion*, celle de Sismondi à l'interventionisme après une période de libéralisme. Avec minutie et précision, Rappard en fixe la date à 1817—1819 et l'attribue aux influences d'Owen et d'Et. Dumont. Cette conversion, plus morale qu'intellectuelle se fonde sur la pitié pour les miséreux. Aussi ne nous étonnons-nous pas si ses doctrines ont eu moins d'influence sur les théories sociales que sur les efforts pratiques vers une plus grande justice sociale.

Laissons de côté d'autres articles dont certains sont très brefs, ou étonnent ici, comme ces lettres de Sismondi sur la neutralité helvétique ou les lignes consacrées à *Necker financier*, et mentionnons pour finir *Un beau débat de politique économique au Conseil représentatif genevois en 1820*: il s'agit de l'établissement d'une assurance-incendie obligatoire qui suscita de belles discussions parlementaires; des hommes fameux, Rossi, Sismondi, Et. Dumont et d'autres s'affrontèrent en effet autour d'un problème de principe important: l'Etat peut-il exercer une contrainte sur l'individu en fonction d'intérêts économiques, sociaux et nationaux? le Conseil vota pour finir cette première entorse aux principes libéraux. L'auteur a surtout cherché à reproduire les discours prononcés, ce qui ne fut pas une mince affaire, étant donné l'insuffisance des sources. Ces longues citations, accompagnées de commentaires sont évidemment fort intéressantes.

Cette réédition de quelques œuvres de W.-E. Rappard contribue certainement à la connaissance de l'évolution des idées sociales et s'inscrit très valablement dans les recherches de G. Busino.